Ami du Clergé du 13 juillet 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur la Liturgie. — XIX. Les Complies, 417.
Pour la fête de S. Vincent de Paul. — Ce qu'il a été et ce qu'il a fait, 419.
Pour la fête de sainte Madeleine. — Son amour pour Notre-Seigneur, 421.
Pour la fête de S. Jacques. — La vaine ambition terrestre, 422.
Pour la fête de sainte Anne. — Les qualités de la femme forte, 423.
A l'école des Saints. — XXXIII. S. Henri, empereur : le bon usage des biens temporels, 426. — XXXIV. S. Alexis : la charité, 429.
Les fêtes de l'Eglise. — LXXXI. Notre-Dame des Neiges, 431.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XIX

LES COMPLIES

Mes frères,

Aux jours de fête, les cloches, à l'entrée de la nuit, vous convient à un dernier office : les Complies. Comme cet office a une profonde signification et que ses prières sont très belles et très suggestives, je veux vous en dire quelques mots.

I

L'office de Complies semble remonter à S. Benoît et avoir ce saint pour auteur. Voulant que ses religieux s'endorment avec de saintes pensées, ce grand fondateur des moines d'Occident les réunissait le soir, avant le coucher, pour entendre une pieuse lecture tirée des Saintes Ecritures ou d'un ouvrage de spiritualité propre à les édifier. Du cloître où tous s'étaient assemblés, ils se rendaient ensuite à l'église, pour y réciter quelques prières destinées à compléter l'office divin récité dans la journée, d'où le nom de *Complies,* ou *complément,* donné à ces prières. Depuis, l'Eglise en a fait une heure canoniale supplémentaire, qu'elle a rendue obligatoire pour tous ceux qui sont tenus à l'office divin.

Précédant immédiatement le repos de la nuit, l'office de Complies a surtout pour but d'appeler la protection de Dieu sur notre sommeil, et comme ce sommeil quotidien est l'image de celui où nous plongera la mort, l'Eglise nous fait demander à Complies la grâce d'une sainte mort, en même temps qu'un sommeil paisible et réparateur. Quel meilleur moment pour le faire ? N'est-ce pas à l'heure de Complies que, le Jeudi Saint, Notre-Seigneur endura au Jardin des Oliviers sa cruelle agonie, qu'une sueur de sang et d'eau s'échappa de ses membres ? N'est-ce pas à la même heure que le lendemain, Vendredi Saint, son corps fut mis dans le tombeau et que des gardes furent placés auprès ?

Les Complies, avons-nous dit, étaient primitivement une lecture spirituelle. Voilà pourquoi aujourd'hui encore cet office commence par la lecture d'un court passage de la première Epître de S. Pierre. Avant de la faire, le chantre demande la bénédiction du célébrant, qui la lui accorde en ces termes qui expriment bien le but des Complies : « Que le Seigneur tout-puissant nous accorde une nuit tranquille et une fin parfaite, » c'est-à-dire une mort tellement sainte qu'elle nous mette sans tarder en possession du ciel. « Soyez sobres, dit alors le chantre, et veillez, parce que votre adversaire le démon rôde autour de vous comme un lion rugissant cherchant quelqu'un à dévorer ; résistez-lui en demeurant fermes dans la foi. » Afin d'être fidèles à cette recommandation de S. Pierre, célébrant et fidèles invoquent le secours de Dieu : « *Adjutorium nostrum in nomine Domini...* Notre secours est dans le Seigneur qui a fait le ciel et la terre. » Puis, se souvenant que ce Dieu tout-puissant est en même temps notre père, le célébrant ajoute à voix basse le *Pater.*

Pour passer une sainte nuit et mériter une fin parfaite au cas où la mort, comme il arrive si souvent, viendrait à nous surprendre pendant notre sommeil, il faut être sans péché ; or qui, le soir venu, peut se flatter d'avoir passé la journée sans en commettre aucun, puisqu'au dire de l'Esprit-Saint le juste lui-même pèche sept fois le jour ? C'est pourquoi, se souvenant de la recommandation de l'apôtre S. Jean : « Confessez-vous mutuellement vos péchés, » le célébrant, se tenant profondément incliné, récite le *Confiteor* d'un ton grave et fait à Dieu devant les assistants l'aveu général de ses péchés. Les assistants le font à leur tour, puis l'officiant dit pour eux le *Misereatur,* comme ils l'ont dit pour lui ; en son nom et au nom de ceux qui l'entourent, il demande à Dieu l'indulgence, l'absolution et la rémission de tous les péchés. Et tout le monde, à ce moment, de faire le signe de la croix, pour montrer que ce n'est que par les mérites de Jésus-Christ mort sur la croix qu'on peut obtenir cette rémission des péchés.

Cette confession générale qui précède les Complies est, comme celle qui précède la messe, un sacramental qui remet les péchés véniels à ceux qui la font avec un cœur vraiment contrit.

Tel est le début des Complies. Il nous prépare on ne peut mieux, vous le voyez, à paraître devant Dieu au cas où il nous citerait devant son tribunal au cours de la nuit.

II

Cette confession préliminaire achevée, le célébrant entonne, en faisant un signe de croix sur son cœur : « *Converte nos, Deus salutaris noster.* Convertissez-nous, ô Dieu notre Sauveur. — *Et averte iram tuam a nobis.* Et détournez de nous

votre colère, » répondent les assistants. Alors commence le chant proprement dit des Complies, tout ce qui précède, en effet, n'a été que psalmodié. Il débute, comme tous les autres offices, par le *Deus in adjutorium* et le *Gloria Patri*. Le célébrant entonne l'antienne *Miserere,* remplacée par l'*Alleluia* durant le temps pascal, laquelle est suivie du chant de trois psaumes admirablement choisis.

Le premier : *Cum invocarem...* exprime bien dans son dernier verset : « *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* » la confiance du chrétien qui s'endort dans la paix du Seigneur.

Le second : *Qui habitat in adjutorio...* nous montre le juste que Dieu garde jour et nuit et dont les anges protègent le sommeil.

Le troisième : *Ecce nunc benedicite...* était chanté par les lévites dans le Temple au moment où, leur service achevé, ils cédaient la place à d'autres lévites. Comme eux, au moment de prendre notre repos, nous invitons ceux qui vont passer la nuit en prières ou ceux pour qui sous d'autres cieux le jour commence, à nous remplacer au service de Dieu.

Ces psaumes achevés avec leur antienne, on chante l'hymne *Te lucis*, composée par S. Ambroise : « Avant la fin du jour, ô Créateur de toutes choses, nous vous en conjurons, usez de votre clémence et couvrez-nous de votre protection. Eloignez de nous les songes et les fantômes nocturnes, réprimez notre ennemi, afin que rien ne souille nos corps. »

Le capitule exprime les mêmes sentiments de confiance en Dieu, ainsi que le répons bref. Ce dernier commence par les paroles de Notre-Seigneur expirant sur la croix : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » C'est bien la prière qu'il convient de faire avant de s'endormir d'un sommeil dont on n'est pas sûr de s'éveiller. Sans doute, cette âme, nous en avons compromis le salut plus d'une fois. « Mais vous nous avez rachetés, Dieu de vérité ; gardez-nous donc comme la prunelle de vos yeux et protégez-nous à l'ombre de vos ailes. »

Le célébrant entonne l'antienne *Salva nos* et le chœur le *Nunc dimittis*. Ce cantique, le saint vieillard Siméon le chantait au soir de sa vie ; il convient bien aussi pour le soir de chaque jour. Heureux le chrétien qui peut dire en allant prendre son repos : « J'ai bien prié et travaillé aujourd'hui, ma journée a été bien remplie, je puis reposer en paix. » S'il a pu le dire chaque soir de sa vie, avec quelle confiance le redira-t-il au moment de mourir ! Le chœur redit en entier l'antienne *Salva nos :* « Sauvez-nous, Seigneur, lorsque nous sommes éveillés et gardez-nous pendant notre sommeil, afin que nous veillions avec Jésus-Christ et que nous reposions en paix. » Puis, après avoir salué le peuple par le *Dominus vobiscum,* le célébrant récite la belle oraison *Visita :* « Nous vous supplions, Seigneur, de visiter cette demeure et d'en éloigner tous les pièges de l'ennemi ; que vos saints anges y habitent pour nous y conserver en paix et que votre bénédiction demeure toujours sur nous. »

Quelle belle prière du soir que les Complies ! Aimons à y assister lorsqu'on les chante à l'église, aimons à les réciter quelquefois en notre particulier. Des Complies, des Vêpres et de tous les offices liturgiques on peut dire ce que S. Alphonse de Liguori disait de l'office divin en général : « Cent prières particulières n'ont pas la valeur d'une seule prière faite à l'office, parce que celle-ci est présentée à Dieu au nom de l'Église et qu'elle lui est adressée avec des paroles divines. »

Dans les familles chrétiennes, le père bénit ses enfants avant qu'ils aillent prendre leur repos. Le célébrant en fait autant avant que les assistants se retirent. Un monastère ou une paroisse ne sont-ils pas, eux aussi, une grande famille dont le prêtre est le chef et le père ? « Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux, Père, Fils et St-Esprit, nous bénisse, dit-il, et nous garde toujours. »

III

Depuis le XIIIe siècle, et le pape Clément VI l'a rendu obligatoire, l'usage s'est établi de chanter après les Vêpres ou les complies une antienne à la Sainte Vierge suivie d'un verset et d'une oraison. Cette antienne varie avec les différents temps de l'année.

Du premier dimanche de l'Avent à la Chandeleur, on chante l'*Alma Redemptoris mater.* On en attribue la composition à un savant moine bénédictin, Hermann Contract, qui vivait au XIe siècle. Cette antienne célèbre surtout la maternité virginale de Marie. C'est bien au temps de Noël qu'il convient de rappeler qu'après comme avant la naissance de son Fils Jésus, Marie fut toujours vierge : « *Virgo prius ac posterius.* »

De la Chandeleur au Jeudi Saint, on chante l'antienne *Ave, Regina cœlorum.* Son auteur, dont on ignore le nom, y a réuni, pour les offrir à Marie comme un bouquet de printemps, les plus beaux titres qu'on puisse décerner à cette bonne Mère. Il l'y salue comme la Reine des cieux, la Souveraine des anges, la Vierge glorieuse, la toute belle. Le verset *Dignare me* est du diacre syrien S. Ephrem.

Pendant tout le temps pascal, c'est-à-dire du Samedi Saint à la Trinité, on chante le *Regina cœli.* Cette antienne, au dire de l'historien Sigonio, est d'origine toute céleste. La peste sévissait à Rome, multipliant les victimes. Pour en obtenir la fin, le pape S. Grégoire le Grand prescrivit des jeûnes et des prières qui devaient se terminer le jour de Pâques par une procession solennelle de pénitence. Lui-même la présidait, portant une image de la T. S. Vierge attribuée à S. Luc. Cette procession venait de passer le pont du Tibre quand on entendit des voix angéliques chanter dans les airs cette antienne *Regina cœli* : « Reine du ciel, réjouissez-vous, car celui que vous avez mérité de porter en vos chastes entrailles et dans vos bras

est ressuscité comme il l'avait prédit. » Et le saint pape, inspiré de Dieu, d'ajouter : « *Ora pro nobis Deum*. De grâce, ô bonne Mère, priez Dieu pour nous. » Cette prière était à peine achevée qu'on vit sur le château voisin, appelé aujourd'hui Château St-Ange, un ange remettant son épée dans le fourreau. La peste cessa, en effet, le jour même.

De la Trinité à l'Avent, on chante l'antienne *Salve Regina*. C'est sans contredit la plus pieuse et la plus touchante des quatre. Les uns l'attribuent, comme l'*Alma Redemptoris,* au moine bénédictin Hermann Contract, d'autres à l'évêque du Puy Adhémar de Monteil. Ce dernier, qui fut le chef spirituel de la première Croisade, l'aurait composée pour en faire l'hymne de guerre des Croisés. Les dernières paroles : « *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria* » sont de S. Bernard. Comme il faisait son entrée dans la cathédrale de Spire, accompagné de l'empereur d'Allemagne Conrad III et de nombreux princes du Saint Empire, au son des cloches et au chant du *Salve Regina,* il ne put s'empêcher, cette antienne achevée, de continuer à louer Marie qu'il aimait tant, ce qu'il fit en prononçant les paroles que je vous ai citées plus haut et qui font depuis partie de l'antienne elle-même.

Au lieu de fredonner des chansons trop souvent grivoises, pourquoi, m. f., ne pas redire ces belles antiennes à la Sainte Vierge ? Les saints aimaient à le faire. S. Vincent de Paul, ayant été fait prisonnier par les Maures, se consolait des privations et des souffrances de sa captivité par le chant des pieux cantiques. Il avait une prédilection spéciale pour le *Salve Regina*, ce chant de l'exilé : il le chantait avec une telle effusion de cœur que la femme de son maître, ravie de l'entendre, le priait souvent de le lui répéter. Elle se convertit au christianisme, ainsi que son mari, qui, chrétien renégat, fut ramené par le *Salve Regina* au Dieu de son baptême.

Imitons S. Vincent de Paul, nous ne chanterons pas les louanges de Marie sans éprouver comme lui les effets de sa maternelle protection. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. VINCENT DE PAUL

(19 Juillet)

CE QU'IL A ÉTÉ ET CE QU'IL A FAIT

Mes frères,

Il serait difficile de trouver, dans l'histoire de l'humanité, une gloire plus pure, une popularité plus grande que celle de S. Vincent de Paul. Par sa vie, par ses œuvres, par ses institutions, on peut dire qu'il est l'honneur de la France et de l'Eglise. Aussi n'est-il pas aisé de parler dignement de lui. Pour nous limiter, dans ce sujet si vaste, nous nous demanderons deux choses seulement : 1° *ce qu'a été* notre saint ; — 2° *ce qu'il a fait.*

I

Ce qu'a été S. Vincent de Paul ? — Il a été un *français,* un *pauvre,* un *prêtre,* un *saint.*

1. S. Vincent est français d'origine. C'est la gloire de notre pays d'avoir donné naissance à cet enfant de prédilection qui devait résumer en lui toutes les qualités de notre race. Pouy, près de Dax, dans le Languedoc, fut son berceau, au mois d'avril 1576.

Pourquoi la Providence a-t-elle choisi pour l'apôtre de la charité un français ? Parce que notre nation ardente et généreuse, mais, par ailleurs, légère et inconstante, devait un jour, la première, oublier les bienfaits du christianisme, s'armer contre l'Eglise, s'insurger contre l'exercice de la charité chrétienne, au nom des idées humanitaires, au nom de la solidarité, de la philanthropie. Dès lors, pour réparer les défaillances passagères et les ingratitudes de la France, Dieu a choisi l'un de ses fils, Vincent de Paul, pour rendre sa place à la reine des vertus et pour être dans le monde l'apôtre incomparable de la charité chrétienne. Pour cela, il lui donna un cœur grand, noble, généreux par excellence. « Quand Dieu, dit Bossuet, fit le cœur de l'homme, il y mit la bonté ; quand il fit celui de Vincent, il y ajouta l'héroïsme qui ne compte jamais, mais qui sait se donner, se sacrifier toujours au profit des plus pauvres, des plus misérables, des plus abandonnés, des plus dignes de mépris. »

2. S. Vincent de Paul fut un *pauvre*. Il appartenait à une famille de laboureurs et, de bonne heure, il connut les épreuves de la pauvreté, de la misère ; de bonne heure aussi, son cœur apprit à compatir.

Pendant son enfance jusqu'à l'âge de 15 ans, il conduisit au pâturage le bétail de la maison, et, malgré son dénuement, il trouva le secret de donner à de plus pauvres que lui. On raconte qu'il donna un jour à un pauvre couvert de haillons toutes ses économies, la somme énorme pour lui de trente sous. Une autre fois, revenant du moulin chercher la provision de farine destinée à l'entretien de la famille, il rencontra de pauvres mendiants qui lui demandèrent la charité au nom de Dieu. Que fait-il ? Il arrête son humble monture, il ouvre le sac, y puise abondamment, et sa main fait ainsi l'apprentissage de la bonté et de la miséricorde. En arrivant à la maison, il informe son père de son aumône. Sur quoi l'heureux père l'embrasse en disant avec émotion : « Je suis content de toi, mon fils, ton amour pour les pauvres me prouve que tu aimes Dieu ! »

3. Vincent sera *prêtre*. Pourquoi prêtre ? Dans un but glorieux pour le sacerdoce. Dieu, au regard de qui l'avenir est présent comme le passé, savait, le dirai-je à notre honte ? que le clergé chez nous, après quatorze siècles de science et de vertus, serait ridiculisé et bafoué par ce cri haineux : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » et il a voulu que le sublime héros de la charité fût précisément un de ces prêtres calomniés.

Vincent sera donc prêtre. Après de brillants succès à l'Université de Toulouse, à l'âge de 24 ans, il montera à l'autel pour la première fois, en l'an 1600. Sa première messe fut celle d'un saint, et, en immolant l'auguste Victime entre ses mains encore humides de l'onction sacerdotale, il prend l'engagement irrévocable de se consacrer, de s'immoler au service des malheureux, des pauvres ses frères.

4. J'ajoute : Vincent fut un *saint*. Qu'est-ce qu'un saint ? C'est un homme qui aime Dieu plus que lui même, par-dessus toute chose, et qui est prêt à tout perdre, à tout souffrir plutôt que de l'offenser. Il y a cette différence entre les saints et nous, que nous sommes, nous, des chrétiens vulgaires, tandis qu'ils sont, eux, des chrétiens d'élite. Vincent fut un de ceux-ci.

La pierre de touche de la sainteté, c'est la soumission entière à Dieu dans l'adversité et le malheur ; la plénitude de la sainteté, c'est l'immolation complète jusqu'à la mort. Vincent nous a donné ces deux preuves non équivoques de sa sainteté.

Tout jeune prêtre, Vincent, dans un voyage par mer de Narbonne à Marseille, est fait prisonnier par des pirates africains. Transporté sur le marché de Tunis, il est vendu à l'encan comme esclave, et il tombe aux mains d'un maître impitoyable, d'un savoyard apostat qui, pour arriver à la fortune, avait renié la religion catholique et passé à l'islamisme.

Vincent, privé de la sainte messe, à peine nourri, à peine vêtu, condamné aux plus durs travaux et aux plus cruels traitements, s'abandonne-t-il aux imprécations, aux murmures contre la Providence, au désespoir devant l'affreux avenir qui s'ouvre devant lui ? Non, non, m. f., tout autres sont les sentiments qui l'animent. Pas une plainte n'effleure ses lèvres : « Mon Dieu, vous l'avez permis, que votre sainte volonté soit faite ! Donnez-moi le courage de l'accomplir humblement ! » Il prie pour adoucir ses fatigues, ses privations et ses souffrances ; souvent, quand il se croit seul, il chante les louanges de la reine du ciel...

Cette cruelle captivité durait depuis douze ans lorsque son maître, bourrelé de remords pour avoir déserté la religion catholique qui inspire de si nobles sentiments et donne tant de courage dans le malheur, se déclara vaincu par les vertus de son esclave et, après son abjuration, lui rendit la liberté.

Telle est la première démonstration de la sainteté de Vincent. Voici la seconde, plus extraordinaire encore. Dans la première, Vincent est jeté de force dans le malheur ; dans la seconde, il l'a embrassé par choix.

Vincent venait de refuser les honneurs de l'épiscopat et d'accepter le poste peu envié d'aumônier des forçats, à Toulon. Or, un jour qu'on amenait au bagne un père de famille que la justice avait condamné par erreur et qui se tordait dans les accès d'un désespoir indescriptible, il vint à Vincent la pensée plus qu'héroïque de prendre sa place ; il s'offrit de porter ses chaînes, et il les porta plusieurs années, jusqu'à la révision du procès.

Ainsi l'attestent ses jambes tuméfiées qui ont porté, jusqu'à la fin de sa vie, les traces des meurtrissures des chaînes ; ainsi l'attestent les pièces produites au procès de canonisation, pièces dont la lecture arracha au savant consulteur qui sera plus tard l'illustre Benoît XIV, ce cri d'enthousiasme : « C'est un saint ! Qu'on lui érige des autels ! »

Et ces autels ont été érigés à la gloire de Vincent en 1737.

Voilà, m. f., ce qu'a été S. Vincent de Paul, un français, un pauvre, un prêtre et un saint. Voyons maintenant ce qu'il a fait, quelles ont été ses œuvres.

II

Parmi ses œuvres de charité qui sont innombrables, nous retiendrons surtout celles qu'il a établies en faveur de la *pauvreté* et de la *souffrance*.

1. La pauvreté, Vincent l'a compris, est la fiancée bien-aimée de Jésus, épousée par lui sur la paille de la crèche. Au temps du paganisme, la pauvreté était méprisée, et on se détournait avec ostentation de ceux qui en portaient les humbles livrées. Mais Vincent, comme son bon Maître, aura pour les pauvres toutes les délicatesses du cœur. Ouvriers sans travail, pères et mères chargés de famille, vieillards infirmes, incapables d'assurer seuls la vie de votre maison, et vous tous, pauvres honteux dont la mansarde cache tant de dénuement et de larmes, l'homme de Dieu a connu la misère de vos frères aînés, il s'est apitoyé sur leur malheureux sort, il les a assistés avec une paternelle bonté, et il a inspiré pour vous-mêmes à ceux et celles qui s'honorent de son glorieux patronage, un cœur compatissant et généreux ; il en a fait, dans notre ville, les amis des pauvres.

Au nom du bon Dieu, en effet, nos Messieurs de la Conférence de S. Vincent de Paul, et, de leur côté, nos Dames de charité s'en vont, chaque semaine, soulager l'indigence et porter avec l'aumône matérielle une parole d'encouragement, rappelant à celui-ci la résignation et le courage qui centuplent le mérite de la pauvreté, rappelant à celle-là les importants devoirs de la mère chrétienne vis-à-vis de ses enfants, grands et petits, rappelant à cette chère jeunesse la crainte de Dieu, la fidélité au dimanche, l'honorabilité d'une conduite laborieuse et rangée...

La charité de Vincent ne connut pas de défaillance : « *Caritas non excidit.* » Lorsque sa bourse était vide, jamais ne l'était son cœur. Lui si modeste, si timide, il devenait courageux, hardi en face d'une infortune, d'une détresse à soulager. Un jour, à bout de ressources, il vient à la porte de la reine, Anne d'Autriche : « Madame, mes pauvres ont faim, » dit-il. — « Hélas ! répond la reine, je n'ai plus de ressources, moi non plus. » — « Eh ! Ma-

dame, à quoi servent ces bijoux, ces diamants dont vous êtes parée ? » Et la reine de s'en dépouiller, ne demandant à Vincent que le silence sur sa générosité... Si Dieu permettait que des besoins extraordinaires se fissent sentir parmi nous, je suis certain que, non contents de la quête hebdomadaire que nous vous imposons, vous sauriez, à votre façon, imiter l'exemple de cette reine de France.

2. Est-ce tout ? Pas encore. Regardez la souffrance, cette compagne assidue de l'homme qui pleure et se lamente sur tous les chemins de la vie, dans les palais comme dans les chaumières. Ici on voit des riches qui pleurent sur leur lit de douleur, demandant en vain guérison ou soulagement ; là ce sont des malades sans asile et sans ressources ; plus loin ce sont des vieillards abandonnés dont les forces sont épuisées et qui, au soir d'une vie honnête et laborieuse, sont réduits à pleurer leur infortune. Qui donc recueillera les uns et consolera les autres ? Vincent, cet ouvrier infatigable de la charité, y a songé ; il a établi, par toute la France, des Hôtels-Dieu pour les malades et des hospices pour les enfants et les vieillards.

Le monde entier a connu le grand cœur et les largesses de S. Vincent. On a calculé que les secours distribués par ses soins, en France et à l'étranger, montaient au chiffre effrayant de quarante millions. Et ce qui met le comble à notre admiration, c'est qu'au milieu des prodiges de sa charité Vincent, pour son compte, fut toujours pauvre, toujours humble, détaché de tout et qu'il mourut à 80 ans en se croyant le dernier et le plus inutile des hommes !

Tel est l'abrégé bien raccourci et bien pâle de la vie admirable, de la vie toute de charité de Vincent, ce grand ami de Jésus et des pauvres. Je le supplie, en ce jour de sa fête, de consoler et de bénir nos vieillards, nos malades et nos pauvres ; je le supplie de bénir tous ses délégués parmi nous auprès de ceux qui souffrent, et de leur obtenir, à eux et a leurs enfants, le centuple promis à ceux qui, au nom du Seigneur, exercent la charité. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE MADELEINE

(22 juillet)

SON AMOUR POUR NOTRE-SEIGNEUR [1]

Ce qui caractérise Marie-Madeleine, c'est son amour pour Notre-Seigneur. Voyons ce que cet amour lui a inspiré à l'égard de Jésus *vivant,* de Jésus *mourant,* de Jésus *ressuscité.*

I

L'amour de Marie-Madeleine pour Jésus *vivant* se traduit par le désir de le suivre partout dans le cours de son ministère public. Elle est à la tête de ce cortège de femmes pieuses qui suivent le Seigneur, et en même temps subviennent à ses besoins. Jésus n'avait rien à Lui sur la terre, pas même une pierre où reposer sa tête. Marie-Madeleine, pourvue des biens de ce monde, s'empresse de les mettre à la disposition de Celui à qui elle doit tout. Elle est heureuse de faire quelque chose pour Lui rendre moins pesant le fardeau de la vie humaine, dont Il s'est chargé pour le salut de tous.

Toutefois, cette générosité n'est pas encore ce qui nous touche le plus dans Marie-Madeleine suivant les pas du Seigneur. Ce qui nous émeut le plus en elle, c'est le tendre empressement qu'elle met à demeurer toujours avec le Sauveur, pour ne perdre aucune de ses paroles, aucun de ses miracles, aucune de ses guérisons, plus spécialement peut-être aucune de celles qui ressemblent à la sienne. Et n'imaginons pas que ce fut pour Marie-Madeleine une vie toujours douce et intéressante que d'accompagner ainsi le Sauveur. Il s'agissait, pour elle, de suivre Jésus dans toutes ses fatigues, dans toutes ses douleurs, dans toutes ses humiliations.

II

Mais l'amour de Marie-Madeleine grandit avec les épreuves. Voyez ce que cet amour fut pour Jésus *mourant.* En quelques heures, Jésus est trahi, arrêté, jugé, condamné, crucifié. Il y a un moment de terreur panique, où le vide se fait de toutes parts autour du Sauveur. Cependant un groupe de disciples, où les femmes dominent, suivent en pleurant Jésus au Calvaire. Marie-Madeleine est dans ce groupe. Mais voici quatre femmes, fidèles entre les fidèles, qui, s'enhardissant par degrés, percent la foule à grand'peine jusqu'à la croix : Marie-Madeleine est de ces quatre, qui donnent à Jésus la plus haute marque d'amour qu'il ait reçue durant les jours de sa vie mortelle.

Maintenant qu'elle est au pied de la croix, il semble qu'on peut lire dans son cœur, comme dans un livre ouvert. La voyez-vous, mourant de la mort de Jésus, frémissant au bruit du marteau tour à tour levé et abaissé, souhaitant que les clous soient enfoncés dans ses mains plutôt que dans celles du Maître, prêtant l'oreille aux railleries des bourreaux, à la prière du larron pénitent, enfin au dernier soupir du Crucifié qu'elle attendait pour respirer à l'aise et pleurer sans contrainte ? Jésus ! Jamais elle ne l'a tant aimé vivant qu'elle l'aime mourant. Pourquoi cela ? C'est qu'elle l'aimait vivant comme son Libérateur et qu'elle l'aime mourant comme son Sauveur.

III

Et maintenant, voyez avec quelle ardeur Marie-Madeleine cherche son Sauveur *ressuscité !* C'est ici le triomphe de son amour. Jésus avait annoncé qu'il mourrait et qu'il ressusciterait le troisième jour. Ses disciples n'avaient pas cru cette parole, ou plutôt ne l'avaient pas comprise. Marie-Made-

[1] D'après la *Revue Catholique* de Troyes, du 19 juillet 1929.

leine ne l'avait probablement pas comprise mieux que les autres. Les aromates qu'elle apporte, pour embaumer le corps du Fils de l'homme, et sa plainte répétée : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis, » donnent à connaître qu'elle le cherche plutôt mort que vivant. Et pourtant il y a, dans le fond de sa pensée, quelque autre chose qu'elle ne dit pas. Ce n'est pas ainsi qu'on cherche un mort. En Jésus-Christ ressuscité, Marie-Madeleine trouve plus qu'elle n'osait chercher ; mais certainement dans son seul cadavre elle eût trouvé moins que ce qu'elle cherchait ; et toute préparée qu'elle est pour l'embaumer, elle s'attend à avoir quelque chose de meilleur à faire. Après une telle vie et une telle mort, elle compte sur quelque événement extraordinaire, qu'elle n'avoue à personne, dont elle ne se rend pas compte à elle-même. Elle pressent confusément la résurrection de son Maître, à peu près comme Marthe celle de son frère. La lumière va croissant par degrés, jusqu'au moment où l'événement vient tout ensemble réaliser ses espérances et même les dépasser. Regardez-la, devançant les autres et prévenant le jour, trouvant la pierre roulée et le sépulcre vide, courant vers les apôtres qui semblent ne se mouvoir que sur sa parole, seule, faible femme, près d'un tombeau ouvert, pleurant et demandant à tout ce qui l'entoure Celui qui seul remplit son cœur, le demandant à Lui-même qu'elle prend pour un autre, jusqu'au moment où, reconnaissant enfin sa voix aimée dans l'accent dont il l'appelle, elle est rassurée par cet entretien en deux mots, en deux noms : « Marie ! — *Rabboni !* » mais deux noms, dont l'un dit tout ce que Marie est pour son Sauveur ressuscité, et l'autre tout ce que Jésus ressuscité est pour Marie sa servante.

* *

Telle nous apparaît Marie-Madeleine, simple femme qui n'a que son cœur pour elle, mais dont le cœur fut l'apôtre des apôtres ; Marie-Madeleine, la grande figure de cet admirable xx^{e} chapitre de S. Jean où elle occupe, dans la première journée de la Résurrection glorieuse, cette première place que les apôtres lui cèdent sans hésitation ; Marie-Madeleine, les prémices de l'Eglise consolée, la première voix terrestre qui ait frappé l'oreille de Jésus ressuscité ; Marie-Madeleine enfin, à laquelle il n'est pas un chrétien qui n'ait donné, au moins une fois dans sa vie, un élan de sympathie et quelques larmes d'attendrissement.

POUR LA FÊTE DE S. JACQUES

(25 juillet)

LA VAINE AMBITION TERRESTRE

Mes frères,

Qu'elle est instructive, la scène évangélique que nous venons de lire ! Depuis longtemps déjà, Jésus parlait de son royaume, de sa royauté, et ces mots excitaient les naïves ambitions des apôtres. Dans ce royaume futur, quels seraient les premiers, les plus élevés en puissance et en dignité ?

* *

Or, parmi les apôtres, il y en avait deux plus ambitieux encore que les autres, deux beaux jeunes gens, résolus et pleins d'ardeur : c'étaient Jacques et Jean, les fils de Zébédée. Pêcheurs de profession, ils avaient tout quitté : leurs parents et leurs filets, pour s'attacher au divin Maître, peut-être leur parent selon la chair. Cela valait bien une récompense. Ils le pensaient du moins, mais n'osaient pas la demander eux-mêmes. Qui donc la solliciterait en leur faveur ? Mais leur mère, tout naturellement. Ils la feraient agir et parler, et Jésus se laisserait prendre au piège.

Le complot, il faut l'avouer, n'était pas mal imaginé. Le Sauveur se laissait facilement émouvoir par les prières des mères, et celle-ci est si digne d'être exaucée ! Songez donc : pauvre femme, elle était pieuse, elle avait fait le sacrifice de ses deux fils, elle suivait elle-même le divin Maître et l'aidait de ses ressources ; toutes sortes de raisons, semble-t-il, pour lui faire obtenir ce qu'elle demandait.

La voilà donc aux pieds de Jésus, qui se prosterne et l'adore. « Maître, dit-elle, j'aurais quelque chose à vous demander. » Quelque chose, j'admire cette expression ; elle est vague, elle ne paraît rien. L'habile femme parle ainsi à dessein : tout serait gagné si Jésus daignait s'engager d'avance en promettant de lui accorder en général tout ce qu'elle demandera.

Mais Jésus a déjoué cette politique maternelle. « Eh bien ! répond-il, qu'est-ce que vous voulez ? » Cette fois il fallait bien s'expliquer. « Maître, répond-elle en rougissant, ordonnez que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. » Rien que cela ! Mais c'est l'histoire de toutes les mères qui rêvent pour leurs enfants des situations magnifiques.

Jésus a vu clair dans ce petit manège : si cette mère a parlé, c'est à l'instigation de ses fils. Aussi bien est-ce à ces derniers qu'il adresse sa réponse. « Vous ne savez pas ce que vous demandez, leur dit-il. Le royaume dont je vous ai parlé n'est autre que le royaume du ciel. Ce n'est point par faveur qu'on y acquiert une place d'honneur, mais par le seul mérite fondé sur la vertu. Ce n'est pas aux intrigants, aux habiles que ce royaume est destiné, mais aux vaillants, aux généreux, à ceux qui n'auront pas reculé devant les sacrifices et qui auront courageusement et noblement souffert pour le nom et la gloire de Dieu. »

Aussi Jésus ajoute-t-il : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même, » ce calice qui sera rempli non pas d'une liqueur exquise et enivrante, mais d'un breuvage amer et répugnant ?

Je vous l'ai dit : c'étaient des natures généreuses, des âmes ardentes que les deux fils de Zé-

bédée. Dans leur désir de siéger à côté du souverain Roi ils ne doutaient de rien : « Oui, oui, s'écrièrent-ils, tout ce que vous exigerez, nous pouvons le faire. »

Pauvres jeunes gens ! Jésus les prend au mot, et pour ainsi dire au piège : « Eh bien ! soit, leur dit-il, vous boirez mon calice. » Et vous savez, m. f., si cette prédiction se réalisa : Jacques fut le premier des apôtres qui versa son sang pour Jésus-Christ, Jean connut la persécution sous des formes diverses, buvant ainsi et savourant à longs traits le calice prédit par le Sauveur.

« Donc vous boirez mon calice. Mais pour ce qui est d'être assis à ma droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le donner, cet honneur doit revenir à ceux à qui mon Père l'a réservé. » Or le Père l'a réservé à ceux qui, comme son Fils, auront souffert, à ceux qui auront marché sur les traces de ce Fils, portant leur croix jusqu'au Calvaire et s'y laissant clouer comme lui. Après la croix et ses humiliations, la radieuse lumière de la gloire éternelle.

* *

Qu'elles sont nombreuses, aujourd'hui encore, les mères qui font à Jésus-Christ la même demande que la mère de Jacques et de Jean ! Qu'ils sont nombreux, les chrétiens dont les désirs ressemblent à ceux des fils de Zébédée ! Oui, soyons sincères : quel est l'objet habituel de nos prières ? Des plaisirs, de la santé, de l'aisance, point de maladie, le succès de nos entreprises, la réussite dans nos affaires, des emplois rémunérateurs, point de difficultés, rien que des amis, une petite vie commode et tranquille, une mort très douce... le paradis sur la terre, quoi !

Pauvres insensés que nous sommes ! A ces vœux chimériques Jésus répond en nous présentant sa croix : « Pouvez-vous la porter ? » son calice : « Pouvez-vous le boire ? » Voilà la vie dans sa réalité : une croix à porter, un calice amer à boire. Le bonheur parfait, il ne faut point l'attendre ici-bas : c'est au ciel seulement que vous le trouverez.

Buvez donc avec joie le calice du Seigneur si vous voulez être ses amis et avoir part à sa gloire !

POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

(26 juillet)

LES QUALITÉS DE LA FEMME FORTE

Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.

La femme qui craint Dieu est celle qui sera louée.

(Prov. xxxi, 30).

Mes frères,

C'est à la femme incomparable que l'Eglise célèbre aujourd'hui qu'il convient de faire l'application spéciale de ces paroles de l'Ecriture. En effet, il n'y a point de voix assez éloquente [pour exprimer dignement l'excellence de sainte Anne, que le Seigneur a choisie pour être la mère de l'auguste Vierge Marie, et que cette seule prérogative élève, après son incomparable fille, au-dessus de toutes les saintes femmes qui ont brillé dans le cours des siècles, par l'éclat des plus éminentes vertus. Et le principe de la gloire dont elle jouit au ciel et sur la terre, je le trouve dans cet esprit de religion et de crainte de Dieu qui la faisait marcher sans reproche, de concert avec son époux S. Joachim, dans toutes les voies et les préceptes du Seigneur. C'est en effet à cause des vertus qu'elle avait acquises, que Dieu se montra favorable à sa prière et qu'elle obtint après une longue stérilité le bonheur d'être mère et d'avoir pour fille cette admirable créature qui allait devenir une source de bénédictions pour tout l'univers. C'est encore par ce même esprit de religion et de crainte de Dieu qu'elle se montra si fidèle à s'acquitter du vœu qu'elle avait fait de consacrer son enfant au service du Seigneur. Ainsi toute la grandeur de sainte Anne et tous les honneurs qu'elle reçoit lui sont venus non seulement de la prédestination divine, mais de sa fidélité à correspondre aux desseins de Dieu sur elle : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.*

Je m'attacherai donc à développer cette pensée de nos Livres saints et je me propose de considérer sainte Anne comme le modèle de la femme forte et de la mère chrétienne, afin de convaincre toutes celles qui m'écoutent de cette vérité capitale : que la religion peut seule les rendre capables d'exercer la grande mission qu'elles ont à remplir en ce monde.

I

La piété est le premier élément essentiel qui contribue à former le caractère de la femme forte, et la vie de sainte Anne, qui s'écoula dans le recueillement et la prière, nous montre la part qu'elle doit occuper dans notre vie.

La femme a des aptitudes particulières, une foi instinctive, une exquise sensibilité qui la disposent aux sentiments religieux. Et c'est à leurs fréquents rapports avec Dieu que les femmes chrétiennes qui ont laissé de si grands exemples de courage à la postérité, sont redevables de leurs vertus ; que les unes ont puisé leur héroïsme intrépide qui fait les vierges et les martyrs et qu'une foule d'autres, dont la force s'est développée dans une sphère moins éclatante, ont trouvé le secret de cette énergie qui supporte le martyre de tous les jours, le martyre dans lequel la nature s'immole sur l'autel du devoir, dans la secrète obscurité de la vie commune. Quoique la raison, la fermeté et un heureux concert de qualités naturelles puissent largement contribuer à la formation de cette nature parfaite que l'Esprit-Saint cherche partout sous le nom de femme forte, la religion seule peut donner au caractère cette énergie supérieure et cette persévérance sans lesquelles tout s'égare et s'affaiblit avec le temps. Sans le

secours de la piété, jamais la femme n'obtiendra ces louanges immortelles que l'Eglise décerne aux élus, après leur mort : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.*

Si le premier devoir de la femme est d'aimer Dieu et de le servir, d'avoir une piété solide, éclairée qui donne à la prière et aux offices divins toute l'importance et tout le temps qui leur convient, le second est de s'occuper avec une ardeur infatigable des travaux de la maison. Elle doit s'efforcer de mériter l'éloge que S. Augustin faisait de sainte Monique en disant qu'elle fit tellement prospérer ses affaires domestiques, qu'on eût dit qu'elle ne s'occupait pas des choses du ciel, et que cependant elle était tellement pieuse qu'elle paraissait demeurer étrangère à tous les soins du ménage. Aucune de ces deux obligations ne nuisait à l'autre ; et quoiqu'il soit difficile de les accorder, elles semblaient se prêter un mutuel secours. La piété, quand elle est vraie, est utile à tout ; et le temps que l'on donne à Dieu, loin de rien retrancher aux affaires, en favorise le succès, en doublant l'activité de l'esprit et les forces du cœur.

Une des principales occupations de la femme doit être le soin du ménage. C'est à elle qu'il appartient d'élever la famille, de faire régner l'ordre, la propreté, l'abondance au foyer domestique. Son rôle est modeste, je l'avoue, mais il embrasse une multitude incroyable de soucis et de travaux pénibles pour la nature, dont les hommes ne sauront peut-être pas se faire une idée, mais dont l'Esprit-Saint relève le mérite et la noblesse dans le portrait qu'il en a tracé au livre des Proverbes. Or la piété véritable enseigne à la femme à remplir cette tâche obscure et laborieuse, et la met en garde contre la légèreté, l'inconstance et la paresse. Acceptez, Mesdames, la position que Dieu vous a faite en ce monde ; elle est grande, elle est belle, la place que vous tenez au foyer, où votre absence laisserait un vide irréparable, et vous y ferez d'autant plus de bien que vous ne chercherez pas à sortir de la sphère d'action qui vous a été dévolue par la divine Providence.

C'est un grand malheur pour une femme que de ne pas savoir s'occuper ; l'oisiveté qui l'arrache à son intérieur, introduit le plus complet désordre dans le ménage, et la fait tomber, en sortant de chez elle, dans une multitude de fautes contraires à la discrétion, à la prudence et à la charité. Telle ne fut pas sainte Anne, dont l'Esprit-Saint dit qu'elle n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté ; son activité constante qui présidait à tous les travaux de la maison, y faisait régner l'ordre, la prospérité, la paix et le bonheur.

Si la religion inspire à la femme la force active nécessaire pour agir et poursuivre ses desseins avec une fermeté que rien ne saurait détourner de son but, elle est également la source de cette force passive qui fait supporter avec calme et sans murmure les ennuis inséparables de la vie. La principale action de la force consiste à supporter sans fléchir les événements contraires et les malheurs intimes de la famille. Et cette force intérieure qui s'exerce dans le secret et qui n'a que Dieu pour témoin, est celle qui exige le plus de courage et d'énergie. La femme en a besoin plus que personne, parce qu'elle est plus sujette à souffrir. Tous les points de son être sont accessibles à la douleur et sa complexion plus délicate et son cœur plus sensible l'exposent à ressentir plus vivement toutes les peines physiques ou morales.

Le moyen d'acquérir cet esprit de force opposé à la faiblesse de caractère qu'on pourrait appeler le grand mal de notre époque et qui fait tant de victimes, c'est la prière et la confiance en Dieu. Quand l'amour de Dieu s'est emparé du cœur de la femme, elle devient plus courageuse que les hommes, elle est capable de ce qu'il y a de plus élevé, de plus noble, de plus héroïque. L'épreuve peut venir et faire succéder la nuit la plus sombre aux jours les plus éclatants de sa prospérité ; sa lampe ne s'éteindra point dans les ténèbres du malheur ; son âme, formée par une longue habitude à la pratique du renoncement et du sacrifice, demeurera humblement soumise à la volonté de Dieu ; et la lumière de la foi, toujours vive, toujours brillante au fond de son cœur, lui fera puiser dans les revers les plus accablants de la fortune un puissant moyen de salut et ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu.

Ces trois qualités dominantes dont se compose le caractère de la femme forte : la piété qui consacre à Dieu toute la vie, l'amour du travail, le courage et la patience dans les épreuves, se trouvèrent réunies dans la personne de sainte Anne. Elle fut ce qu'elle devait être, et c'est par cet heureux concours de toutes les vertus convenables à son état, qu'elle fixa les regards de Dieu sur elle et mérita de concourir au premier acte par lequel Dieu se prépara à réaliser le grand mystère de l'Incarnation de son Fils.

II

Il est temps de passer à son second titre de gloire. Nous y trouverons de nouveaux sujets d'instruction également dignes d'attirer votre attention. Grande par le privilège qu'elle obtint d'être la mère de la plus excellente des créatures, sainte Anne est devenue plus grande encore, s'il est permis de le dire, par le sacrifice qu'elle fit à Dieu de la joie et de la consolation qu'elle recevait de la présence de son incomparable fille. Anne se sentait infiniment heureuse de tenir dans ses bras, de contempler cette enfant pleine d'innocence et de sainteté, de qui le Fils de Dieu voudrait recevoir la chair et le sang. Cependant elle n'hésite pas à se priver d'un bonheur si doux au cœur d'une mère, pour accomplir le vœu qu'elle a fait de consacrer son enfant au service de la majesté divine, et cette enfant extraordinaire, prodige de la nature et de la grâce, ayant atteint dès l'âge de trois ans le développement de toutes ses

facultés, ses parents la conduisirent au Temple de Jérusalem, pour qu'elle y demeurât et qu'elle y fût élevée dans des sentiments et des occupations conformes à la mission divine qui l'attendait.

Mères chrétiennes, voilà votre modèle et voici comment vous pouvez lui ressembler. Car, quoique vos enfants n'aient pas reçu une de ces vocations extraordinaires qui font les grands génies et les grands saints, il y a cependant, outre la destination particulière qui réglera l'avenir temporel de chacun d'eux, une destination générale et commune à tous : connaître Dieu, l'aimer, le servir et mériter un bonheur éternel, et c'est à vous principalement qu'il appartient de les disposer et de les conduire à cette fin suprême par l'œuvre de l'éducation chrétienne qui est votre plus beau privilège et votre premier devoir.

L'âme de l'enfant qui vient de naître est comme ensevelie dans un abîme de ténèbres, de corruption et de misères ; il faut l'en faire sortir : *educere ;* c'est le travail de l'éducation. L'enfant, on l'a dit, est une cire qui prend et conserve toutes les impressions qu'on veut lui donner, ou plutôt, car la cire n'est pas vivante, c'est une plante qui se développe et grandit sous l'influence de la culture qu'elle reçoit. Voulez-vous savoir ce que deviendra cette fleur qui vient d'éclore au soleil du matin, si elle doit être perdue ou bien vous réjouir par le charme de ses parfums et l'éclat de ses couleurs ? Tout dépend de la rosée qui va tomber sur elle et des mains qui vont la cultiver. De même voulez-vous savoir ce que deviendra cet enfant, quand il sortira de son état passif pour entrer dans l'âge du discernement et de l'action ? Dites-moi si les intelligences qui vont lui parler donneront à son esprit l'enseignement de l'erreur ou le pain de la vérité, si les cœurs qui vont se mettre en contact avec lui le livreront aux ardeurs dévorantes du vice ou lui imprimeront une impulsion généreuse et forte vers la vertu.

C'est de l'éducation que dépend la direction de la vie tout entière. La vie peut avoir trois directions : elle va droit au mal, ou droit au bien, ou elle flotte indécise entre les deux. La vie mauvaise n'offre que le triste spectacle des plaisirs, du désordre et du crime. La vie bonne s élève par l'effort du dévouement et du sacrifice, jusqu'aux sommets de l'honneur et de la vertu. La vie neutre se balance entre les frontières du bien et du mal et roule dans la contradiction, l'impuissance et la vanité. Or c'est l'éducation qui donnera l'impulsion décisive : la vie sera bonne ou mauvaise ou stérile, selon que l'impulsion reçue aux premiers jours de l'enfance sera bonne ou mauvaise ou superficielle et vaine. L'éducation renferme toute la destinée, tout l'avenir, tout l'être de l'enfant, c'est la vie ou la mort.

C'est pourquoi l'amour des parents a besoin d'être éclairé sur ses devoirs et de s'abandonner à la constante direction de la grâce, pour se préserver des illusions et des faiblesses qui ne manqueraient pas de compromettre le succès d'une telle œuvre. Il est un amour aveugle qui n'a de sollicitude que pour ce qui tombe sous les sens : le corps de l'enfant est pour lui une sorte d'idole dont le culte l'absorbe tout entier, et il ne s'aperçoit pas que le corps s'enrichit d'une énergie malfaisante aux dépens de l'esprit. Au-dessus de l'amour grossier qui cultive le corps au détriment de l'âme, il est un amour raisonnable qui pénètre au delà des besoins de la vie animale et considère le corps comme le temple d'une âme. Il travaille à orner l'esprit des connaissances qui font l'homme intelligent et sociable et à former le cœur par l'exercice des généreuses habitudes qu'on appelle des vertus. La sagesse humaine ne va pas plus loin. Cependant il ne faut pas s'arrêter là : au-dessus de l'amour raisonnable qui se borne à former l'honnête homme, il y a l'amour chrétien qui regarde l'âme comme le temple de Dieu et qui développe la vie surnaturelle et divine dont la grâce du baptême a déposé le principe dans le cœur de l'enfant.

Car il faut bien le remarquer : toute vie a la prétention de se développer ; c'est une loi fondamentale. Lorsque Dieu en a déposé le germe quelque part, serait-ce dans les graines d'une fleur, elle fait des efforts infinis pour arriver à son terme. Et si l'on ne voyait jamais que de jeunes tiges et des herbes naissantes, si les races animales restaient à l'état d'enfance, on serait étonné et l'on dirait : la création s'est arrêtée, le monde va finir. Penserez-vous donc que la vie divine mise par la foi dans le cœur de l'enfant soit la seule condamnée à l'immobilité de l'inertie ? Au contraire, elle appelle à plus forte raison le mouvement et le progrès, parce qu'elle est la vie suprême ; et comme il est impossible de garder une vie enchaînée, arrêtée dans son essor, ceux qui refusent de la faire grandir finissent par la perdre et ne peuvent plus même atteindre la plénitude de la simple moralité naturelle. Car les vertus morales fleurissent plus sûrement, plus promptement et plus librement dans les terres fécondes du monde surnaturel que dans les terres froides de la nature envahie par l'ivraie des instincts dépravés. La nature a besoin de la grâce pour former l'honnête homme, et la grâce ajoute aux vertus morales acquises par l'exercice des facultés humaines, d'autres vertus qui lui sont réservées, que la nature ne peut acquérir de son propre mouvement et qui préparent l'honnête homme à devenir chrétien et le chrétien à devenir un saint.

On comprend que pour arriver à ce but qui domine les plus hautes régions de la nature, l'éducation doit être exempte de la faiblesse, trop commune de nos jours, qui supporte avec une indulgence excessive les premiers écarts de l'égoïsme et des passions. L'amour naturel cède et désarme facilement devant les résistances d'une nature fragile qu'il a peur de briser, en réprimant de trop bonne heure les défauts et les vices qu'il importe de corriger. Il accorde tant de pardons que l'enfant, presque toujours sûr de l'impunité, se laisse domi-

ner par des instincts et des passions dont il ne pourra plus se rendre maître quand viendra l'âge où la raison et la liberté auront à se prononcer et à choisir entre le régime du bien et le régime du mal. L'amour chrétien, au contraire, ne sacrifie jamais les droits de son autorité, et la grâce qui le dirige lui fait sentir que l'éducation de l'enfant est impossible sans l'énergie d'une forte discipline qui ne craint pas de recourir au châtiment. Il tient compte, sans doute, de l'ignorance et de la fragilité du jeune âge, pour tempérer la rigueur des corrections ; mais il ne s'arrête point à des menaces vaines et ridicules, comme il ne se laisse point emporter à la colère et aux brutalités qui compriment les âmes et les poussent soit à l'abrutissement, soit à l'hypocrisie. Il y a une manière de corriger avec prudence et dignité qui relève l'enfant à ses propres yeux et lui prépare des victoires au milieu des luttes inévitables que son âme aura bientôt à soutenir contre les ennemis de la vertu.

Ainsi l'amour des parents chrétiens est d'abord exempt de faiblesse; ensuite, il ne laisse jamais s'endormir l'austère vigilance qui doit garder nuit et jour les avenues de l'âme d'un enfant. La négligence qui laisse ouvertes toutes les portes par où le scandale arrive, est complice des influences pernicieuses qui pénètrent dans l'âme pour la corrompre. Il ne faut pas être surpris de la perversité précoce de certains enfants que l'aveuglement ou la faiblesse des parents a livrés sans défense à la contagion d'un voisinage corrupteur. L'amour des parents chrétiens a l'œil toujours ouvert de ce côté, il écarte avec une impitoyable sévérité les compagnies suspectes et dangereuses, il impose silence aux libertés de langage qui porteraient la plus légère atteinte à l'innocence et à la foi ; il ne laisse aucune erreur, aucune immoralité, sous quelque forme qu'elle se présente, passer au foyer domestique.

Mais surtout les parents doivent être pour l'enfant des modèles irréprochables de vertu. Ils auront beau former son âme à la science de la religion et à l'amour du bien, leurs graves leçons seront à peu près inutiles, si leur propre vie est en désaccord avec leurs discours. On oublie trop facilement, dans l'intimité, que l'enfant qui se glisse partout, est un observateur attentif à qui rien n'échappe et qui recueille de préférence, par son instinctive curiosité, tout ce qui favorise le cours de ses passions naissantes. Souvenez-vous, disait un poète païen, qu'on doit aux enfants le plus grand respect, et que les exemples domestiques corrompent plus vite et plus sûrement, parce qu'ils viennent de grandes autorités. Pour les parents chrétiens, l'enfant est un être tellement sacré qu'on ne peut devenir pour lui une occasion de chute ou de scandale, sans encourir les plus effrayantes malédictions de l'Evangile. Sous le coup de la menace divine, l'amour chrétien s'applique à ne donner aux enfants que des exemples de vertu.

* *

C'est en appliquant cette règle générale aux parents de la Sainte Vierge que nous pouvons conclure quelle était la mesure de leur éminente sainteté. De quelle éclatante pureté devait briller sous le regard de Dieu la vie de ces deux époux de qui devait naître la plus sainte des créatures ! Et comme la plus large part de l'éducation revient à la femme, c'est surtout à vous, Mesdames, que je propose sainte Anne pour modèle. Revenez souvent dans cette chapelle solitaire, où tout porte l'âme vers le ciel, méditer les enseignements de la religion que vous venez d'entendre ; invoquez-y l'illustre Patronne que vous honorez en ce jour; venez dans les heures de tristesse lui demander les consolations qui relèvent le courage abattu et la grâce de remplir les grands devoirs de votre état avec les sentiments chrétiens qui en font tout le mérite devant Dieu. Et vous serez toutes la femme forte, la mère chrétienne à qui sa conduite exemplaire, sa vertu douce, patiente, inaltérable procure, même en ce monde, la joie la plus pure. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XXXIII

S. HENRI, EMPEREUR : LE BON USAGE DES BIENS TEMPORELS

Mes frères,

Peut-on rêver d'un titre plus glorieux pour un prince que le surnom de « Saint, » à lui décerné, de son vivant, par l'admiration respectueuse et reconnaissante de ses sujets ? Je sais bien que cette attribution n'est pas conforme à la discipline imposée par le Code canonique et que la S. C. des Rites ne serait nullement disposée à admettre la validité d'une pareille canonisation. Mais au XIe siècle, où nous nous reportons aujourd'hui, les fidèles étaient peut-être moins fixés que nous ne le sommes sur les exigences du droit, et le geste des peuples qui nommèrent ainsi leur empereur Henri II partait d'une excellente intention. La preuve en est que l'autorité suprême de l'Eglise a sanctionné plus tard cette promotion prématurée.

I

Le souverain dont nous parlons le méritait, d'ailleurs, par les vertus dont il a donné l'exemple. Duc de Bavière et roi de la Germanie, il était monté tout jeune sur le trône. Son administration fut si sage et si pénétrée de piété qu'elle lui mérita d'être élu empereur des Romains.

On sait ce que signifiait ce titre. Il était alors de règle que les grands seigneurs allemands, ecclésiastiques et féodaux, choisissent un prince pour ceindre, à titre personnel et non héréditaire, la couronne impériale. Cette élection constituait, pour le candidat favorisé, une prédominance dont la valeur n'échappera à personne; mais elle lui

imposait par contre l'obligation de se faire le protecteur, le chevalier, le défenseur temporel de l'Eglise et du Souverain Pontife. En réalité, les papes ont eu souvent plus à souffrir qu'à se féliciter de l'institution du Saint Empire Germanique, qui a maintes fois tenté de les asservir. Mais il y a eu cependant quelques périodes, comme celle qui nous occupe ce matin, où les titulaires de l'Empire ont rendu des services et se sont montrés à la hauteur de leur rôle.

Henri II fut convaincu, de très bonne heure, de la vanité des grandeurs humaines. Il résolut de n'en user que pour faire le bien autour de lui. Il s'efforça de relever de leurs ruines les églises dévastées au cours des guerres; il leur accorda de riches prébendes pour que le service divin pût y être assuré avec honneur. Il construisit de nombreux monastères, parmi lesquels il convient de citer la merveilleuse et célèbre abbaye des SS. Pierre et Paul, à Bamberg, où un évêché fut institué et qui fut offerte par lui, comme fief, au Saint-Siège.

Mais ce n'était là qu'une partie de son œuvre. L'Eglise traversait une de ces redoutables crises qui démontrent sa divinité, en ce sens qu'elle sort toujours providentiellement triomphante des épreuves où n'importe quelle société humaine devrait normalement périr. Les trois papes Jean XVII, Jean XVIII et Serge IV avaient été sous l'entière domination du patrice Jean Crescentius; pour secouer le joug, ou peut-être pour s'assurer à leur tour la puissance, les comtes de Tusculum parvinrent à faire monter sur le siège de Pierre un membre de leur famille, qui prit le nom de Benoît VIII. Les partisans de Crescentius virent naturellement cela de fort mauvais œil et suscitèrent un antipape, Grégoire, qui réclama la protection de l'empereur. Le pontife légitime, de son côté, accomplit une démarche identique.

Ainsi constitué arbitre entre les deux rivaux, Henri II ne s'inspira d'aucune considération personnelle ou politique. Il étudia consciencieusement l'affaire, se convainquit du bon droit de Benoît, qui, du reste, était éclatant, accueillit avec honneur le pape obligé de fuir devant ses ennemis, lui prêta son aide la plus dévouée, et plus tard, afin de mieux proclamer la légitimité du Pontife, se rendit à Rome, avec sa jeune épouse Cunégonde, dans le dessein de se faire couronner par la main du Souverain Pontife. A l'occasion de ce séjour, il prit les mesures les plus favorables pour l'Eglise romaine et reçut un témoignage de la bonté divine par la guérison miraculeuse que l'intercession de S. Benoît obtint pour lui au cours d'une maladie qu'il avait contractée lors d'un pèlerinage au Mont Cassin.

Cependant Henri II avait à soutenir d'âpres luttes. Lorsqu'il était contraint de partir en guerre, soit contre les Grecs qu'il battit dans l'Italie méridionale, soit contre les tribus à demi barbares qui déferlaient sans trêve sur les frontières germaniques, il se fiait plus encore à la prière qu'à la puissance de ses armes. Et le ciel répondait à son attente. On vit plusieurs fois des anges et des saints martyrs apparaître dans le ciel pour conduire ses troupes à la victoire.

Le souci de l'intégrité doctrinale comptait également parmi ses préoccupations dominantes. Lorsque l'archidiacre Bérenger lança la funeste théorie qui, sous le nom d'*impanation*, ne visait à rien moins qu'à détruire le dogme de la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, l'empereur comprit aussitôt le péril que recélait cette hérésie. Il attendit docilement, néanmoins, que le pouvoir religieux se fût prononcé contre cette erreur. Mais aussitôt la sentence portée, il prêta vigoureusement l'appui du bras séculier à l'autorité spirituelle et fit emprisonner l'hérésiarque.

Son amour de la pureté n'était pas moins remarquable que ses autres vertus. Les exigences politiques et sociales de sa situation l'avaient contraint à demander en mariage la princesse Cunégonde qui, par bonheur, était aussi vertueuse que lui. D'un commun accord, les deux époux convinrent de garder la virginité et persévérèrent sans défaillance dans cette difficile résolution. Les sceptiques pourront sourire, mais les âmes vraiment hautes et chrétiennes comprendront ce qu'il y avait de grandeur dans une semblable détermination.

Le soin de ses intérêts spirituels n'empêchait d'ailleurs nullement Henri II de veiller scrupuleusement au soin de ses immenses territoires qui s'étendaient non seulement sur l'Allemagne, mais encore sur une partie de la France et de l'Italie actuelles. Il y avait là, pour lui, un devoir d'état d'une importance capitale et il s'en rendait parfaitement compte. Il fit donc tout ce qui était en lui pour subvenir aux besoins de ses peuples, pour les engager dans la voie de la piété et pour leur procurer le plus de bien-être et de sécurité possibles.

Mais le Roi des rois avait décidé d'appeler bientôt à la couronne céleste ce prince qui s'était acquis, dans tout l'univers, une brillante réputation de sagesse, de force, de justice et de sainteté. Quand il se sentit gravement atteint, l'empereur exprima le désir de reposer dans ce monastère de Bamberg qui avait toujours été l'un de ses sanctuaires de prédilection et qu'il avait si puissamment doté. En ce lieu béni, les prodiges bientôt commencèrent à fleurir sur sa tombe. Ils devinrent si nombreux que le Souverain Pontife Eugène III n'hésita point à ratifier les acclamations populaires et à inscrire au catalogue des saints celui que le monde, depuis longtemps déjà, connaissait sous le nom de Henri le Pieux.

II

Le bon Dieu n'a pas trouvé opportun de donner à chacune de ses créatures une égale part des biens de ce monde. Certains possèdent à foison les honneurs, les dignités, les trésors, toutes les pos-

sibilités de jouissance; d'autres doivent se contenter d'une médiocrité plus ou moins dorée; et, à force de descendre d'échelon en échelon, on finit par en rencontrer qui sont dénués même du strict nécessaire. Est-ce à dire que le Créateur se soit montré injuste à l'égard de beaucoup de ses enfants? Des esprits aigris ou légers l'ont pensé quelquefois, mais leur blasphème ne résiste pas à un examen sérieux de la question.

On est d'abord forcé de reconnaître, avant tout, que puisque c'est Dieu qui a fait l'univers, il en est le maître absolu, il peut en disposer à sa guise, comme d'une chose dont il est le propriétaire au premier chef, et sans que quelqu'un puisse lui opposer aucun droit d'aucune sorte. Rien, en effet, n'est proprement à nous ici-bas, car tout ce dont nous jouissons, nous ne le tenons que de la gratuite bienveillance du Très-Haut, qui aurait pu aussi bien tout nous refuser.

Cette simple considération exclut déjà toute idée d'injustice. Mais il y a mieux. Les biens périssables qui excitent si fort nos cupidités et nos convoitises, sont loin d'avoir l'importance que notre imagination est portée à leur attribuer. Ce sont de pauvres instruments, destinés à faciliter nos moyens d'existence, mais dont nous ne pourrons rien emporter dans l'autre vie, et dont rien ne subsistera lorsque le monde s'effondrera au dernier jour. Peu importe donc que les uns les détiennent provisoirement en plus grande abondance que les autres. Au contraire, les plus pauvres d'entre nous devraient plutôt se réjouir, car, en les allégeant de fardeaux inutiles, Dieu les met à l'abri de beaucoup de tentations et de responsabilités.

Il y a, dans l'Evangile, une menace terrible à l'égard des riches, « à qui il sera plus difficile d'entrer au ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. » Sous sa forme hyperbolique, cette sentence contient une réalité profonde. Plus un homme possède ici-bas, plus il rencontre de facilités pour satisfaire ses désirs. Et ces désirs sont généralement pervers, à cause de la dégradation originelle de notre nature. D'où il résulte qu'en dépit du proverbe, l'abondance des biens est nuisible, puisqu'elle expose à beaucoup de péchés.

Elle est fort dangereuse encore parce qu'il nous sera demandé compte, à l'heure où nous serons jugés par Dieu, de l'emploi que nous aurons fait de toutes les ressources déposées entre nos mains. De même que nous n'avons pas le droit de gaspiller notre intelligence dans la paresse, notre volonté dans l'inertie, notre cœur dans les voluptés interdites, ainsi il nous est défendu de faire un mauvais usage des possessions temporelles qui nous sont actuellement confiées. Or il est bien délicat, souvent, de discerner où se limite l'usage légitime et où se dressent les frontières de l'abus. Ne nous plaignons donc pas si certains de nos frères paraissent plus avantagés que nous. Plaignons-les plutôt, à cause de tout ce dont ils auront à répondre. Et je ne parle même pas des soucis, des haines, des jalousies que leur attirent, dès la vie présente, leurs vaines fortunes, quoique ce soit une vérité d'expérience que la richesse ne fait pas le bonheur.

Mais il se trouve que, d'une façon générale au moins, nous sommes en possession non seulement des éléments indispensables au maintien de notre existence, mais même de quelques réserves et d'un peu de superflu. Comment devons-nous employer tout ce que la miséricorde divine a bien voulu nous accorder? Rien de plus juste et de plus raisonnable que de prélever, avant tout, la part qui nous est utile pour vivre d'une façon qui corresponde à nos nécessités individuelles et à notre situation sociale. Quelques âmes, plus éprises d'idéal, renoncent parfois à cela et s'engagent par vœu à vivre dans la plus austère pauvreté. Elles font bien, à condition que la Providence les ait appelées à ce sacrifice, car la pratique de la vie religieuse ne saurait ni se comprendre ni se soutenir sans une réelle et surnaturelle vocation, qu'il importe d'éprouver préalablement.

Mais de ce que l'exécution des conseils évangéliques est, en elle-même, excellente, il ne s'ensuit nullement qu'elle soit destinée à tout le monde, ni surtout qu'elle soit obligatoire. Pour l'ensemble de la masse fidèle, on doit donc dire que ce sera faire un très bon usage des biens temporels que de dépenser ce qu'il faut pour mener un train de vie convenable, eu égard à la position que l'on occupe et à toute une série de convenances personnelles qui varient avec chaque personne et que l'on ne peut, par conséquent, préciser avec exactitude que pour chaque cas particulier. Mais encore, si l'on tient à plaire à Dieu, faudra-t-il faire attention à ne pas s'attacher immodérément à ces disponibilités que l'on a pu acquérir par héritage ou par épargne. Il ne faut pas que des objets si précaires nous fassent perdre de vue le but suprême où nous tendons et qui est la conquête du ciel. Usons de ce qui nous est offert, mais sans nous faire les esclaves de nos ressources.

Reste maintenant ce superflu qui dépasse nos besoins réels, même largement calculés. Qu'en ferons-nous? Irons-nous le jeter follement en de fastueuses réjouissances, ou d'orgueilleuses somptuosités qui ne servent bientôt qu'à éveiller les critiques et à nous plonger dans cette lassitude teintée de remords, suite inévitable de tous les excès? Comme ce serait misérable! Prêtons plutôt l'oreille aux gémissements qui de toutes parts montent vers nous; jetons un regard sur tant d'êtres et sur tant d'œuvres qui auraient le plus urgent besoin des sommes que nous gaspillons follement. Que de pauvres souffrent de la faim et du froid dans les taudis où pleurent leurs familles! Que de missionnaires sont contraints d'abandonner des âmes à l'enfer, parce qu'il leur manque un peu d'argent pour assurer leur pénétration civilisatrice! Que d'organisations sociales ou religieuses languissent impuissantes, faute de

ce nerf de la guerre qui leur permettrait de répandre autour d'elles la lumière, la paix, le bonheur !

Dans toute la mesure de nos moyens, nous devons nous considérer comme les petits banquiers de la Providence et offrir généreusement ce que nous avons de reste à ceux qui manquent de l'indispensable. Cela vaudra mieux que d'enfouir des cédules et des obligations dans des coffres, car ce sera effectuer le plus fructueux des placements : celui que l'amour du Seigneur nous rendra un jour au centuple dans la béatitude des cieux.

XXXIV

S. ALEXIS : LA PAUVRETÉ

Mes frères,

L'histoire que j'ai à vous raconter aujourd'hui peut paraître, au premier abord, un peu étrange. Mais gardons-nous de nous fier aux apparences souvent trompeuses. Si la Providence, dans sa sagesse, se plaît à mener la foule des hommes par des voies normales, et même quelquefois un peu médiocres, elle se choisit de temps à autre des âmes d'élite à qui elle réserve de particulières vocations. Cela étonne le public, qui ne voit que l'étrangeté d'une vie en marge de toutes les conventions admises et en opposition avec les tendances les plus ancrées dans les cœurs humains. Mais les esprits réfléchis et saints ne s'arrêtent pas à ce jugement superficiel. Ils scrutent l'événement jusqu'au fond et finissent, sous l'écorce de l'originalité, par découvrir une volonté divine, sage et adorable comme toujours.

Hâtons-nous d'ajouter que, si quelqu'un se croit appelé à un genre de vie exceptionnel, il ne doit s'y déterminer qu'après avoir soigneusement médité et fait contrôler, par des directeurs de conscience autorisés, la réalité de l'appel du Seigneur. Car il arrive trop souvent que l'on se laisse illusionner par des chimères. On prend pour un désir de sainteté ce qui n'est que le produit d'une imagination trop capricieuse. Le résultat, c'est que bientôt on se décourage et on se livre à la tiédeur, à l'indifférence même, qui engourdit et paralyse l'âme.

Il ne sert à rien de dire : « Tel saint a bien vécu comme cela ; pourquoi n'en ferais-je pas autant ? » Pourquoi ? Parce que le Très Haut ne vous y convie peut-être pas, parce que sa grâce vous ferait défaut et parce que, dans toute la mesure où Dieu voulut qu'ils fussent des êtres exceptionnels, les saints, suivant une maxime fort prudente, « sont plus à admirer qu'à imiter. » Ils nous laissent d'ailleurs assez d'exemples à suivre pour que nous n'allions précisément pas rechercher les singularités dont nous n'aurons l'explication que dans l'autre vie, lorsque nous comprendrons mieux l'ensemble du plan providentiel. Si donc une vie comme celle de S. Alexis, par exemple, contient de graves enseignements, dont nous recueillerons les principaux tout à l'heure, il ne s'ensuit pas que nous soyons tenus, ni même invités, à passer nos jours exactement de la même façon que lui.

I

Alexis, jeune homme d'une des plus hautes familles patriciennes de Rome, fut le héros d'une série d'aventures extraordinaires. Aucun incident particulier n'avait marqué son adolescence et l'on n'a même pas de raisons de croire que Dieu ait, de bonne heure, manifesté qu'il avait des vues spéciales sur lui. Vers l'âge de vingt ans, il se fiança et, quelque temps après, son mariage s'accomplit avec cette somptuosité un peu lourde qui caractérise les mœurs du IVe siècle.

Quand les convives se furent retirés et que les flambeaux furent éteints, on chercha vainement le jeune époux. Bientôt tout le palais, naguère en fête, se remplit de rumeurs et d'agitation. Les esclaves, les serviteurs couraient de toutes parts pour essayer de retrouver leur jeune maître. Les parents d'Alexis, l'épouse avec laquelle il avait échangé le matin même de solennels serments, étaient plongés dans la consternation. Toute la nuit s'écoula en recherches aussi vaines qu'angoissées. Au cours des journées qui suivirent, de nouvelles perquisitions, menées avec toute l'ardeur et le soin qu'on devine, n'aboutirent à aucune piste. Il fallut bien, peu à peu, se résigner à l'événement incompréhensible et, lentement, l'oubli se fit autour du fiancé disparu.

Que s'était-il passé ? Alexis avait au fond du cœur un amour profond pour Jésus. Il avait sans doute imploré le Seigneur de lui montrer par quels chemins il devait le suivre et quelles croix il était destiné à porter. Toujours est-il qu'aussitôt après la cérémonie nuptiale le jeune homme reçut une révélation céleste lui indiquant que le mariage n'était point sa voie et que sa carrière devait s'écouler dans l'obscurité et la pauvreté.

Redisons-le encore : une détermination de ce genre ne pouvait être mise à exécution que sur un ordre formel et authentique du Très-Haut, qui, seul, pouvait relever Alexis des engagements qu'il venait de prendre. Mais la voix céleste parla si clairement, la volonté suprême se manifesta d'une façon si indiscutable, que nul doute ne fut possible. Alexis comprit qu'il n'avait qu'à obéir et il prit secrètement la fuite, tandis que ses amis joyeux célébraient son illusoire bonheur.

Démuni de tout, sans argent, sans appui, il commença en mendiant un interminable pèlerinage aux sanctuaires les plus vénérés de la terre. La sagesse qui l'inspirait lui interdisait d'annoncer son départ ni même d'envoyer de ses nouvelles à sa famille, car il eût été bientôt poursuivi et ramené au foyer, étant donné surtout la haute influence de ses parents qui auraient lancé après lui toute la police de l'Empire. Inconnu de tous, il passait inaperçu sous ses haillons, ne quittant une église vénérée que pour se rendre dans une autre.

On imagine ce que pouvait être cette vie, toute remplie de privations et de prières. Elle se prolongea pendant plus de seize ans, jusqu'à ce que la Providence conviât son enfant à une épreuve nouvelle. Alexis se trouvait alors dans la cité syrienne d'Edesse lorsque, pendant qu'il priait devant une image de la Vierge, celle-ci s'anima soudain et l'appela par son nom. Le pèlerin savait, par une intuition d'en-haut, qu'il ne devait pas être reconnu. Il vit dans ce prodige un ordre mystérieux qui le forçait à un nouveau départ et se jeta en hâte sur un navire qui, par un hasard providentiel, le conduisit au port d'Ostie, c'est-à-dire aux environs de Rome.

Toujours docile aux impulsions supérieures, Alexis ne chercha pas à s'éloigner. Bien plus, il eut le courage de se présenter au palais de son père et d'y demander cette parcimonieuse hospitalité que l'on ne refuse guère à un pauvre. Il était parti depuis si longtemps, les voyages avaient si bien bruni son teint et déformé ses traits que nul ne songea à le reconnaître. Avec une charité sans doute quelque peu dédaigneuse, on le relégua dans un taudis, parmi les dépendances les plus lointaines de la maison ; chaque jour un domestique lui jetait un morceau de pain avec quelques misérables restes de la table paternelle. Cela dura dix-sept ans, pendant lesquels il eut le constant héroïsme de végéter humblement et pauvrement au milieu même de cette demeure et de cette fortune sur lesquelles il avait pourtant les droits les plus légitimes.

Quand il sentit venir la mort, Alexis, d'après l'ordre divin, se résolut à avouer son nom et son origine. Il rédigea un document qui contenait le récit de sa vie errante, qui alléguait les preuves de son origine. Puis il s'endormit dans le Seigneur, et ce ne fut qu'après son dernier soupir que l'on découvrit, près de son cadavre, l'écrit qui permettait de l'identifier.

II

Le Créateur n'exige pas de tout le monde un renoncement absolu à tous les biens de la terre. Il a au contraire multiplié les richesses de la nature afin de les mettre à notre disposition. Tout ce qu'il impose, ainsi que nous le disions la semaine dernière, c'est que nous fassions un bon usage de ses dons et que nous les utilisions sans y attacher démesurément notre cœur. Mais si ses commandements se bornent là, ses conseils dépassent cette limite. A ceux qui tiennent à se consacrer entièrement à lui, qui veulent suivre une existence plus parfaite, le bon Dieu propose de se dépouiller totalement.

L'âme uniquement occupée de l'au-delà n'attache aucune importance, même minime, aux contingences de la terre. Elle sait que tout ce qui paraît si avantageux aux gens du monde n'est qu'une éphémère vanité. Et elle se dévoue totalement à conquérir les seules richesses qui jamais ne passeront : celles que l'on amasse pour le ciel.

En agissant ainsi, d'ailleurs, on ne fait que se conformer à l'exemple que nous a donné Notre-Seigneur. Lorsqu'il a daigné descendre parmi nous, il aurait pu, tout au moins, se choisir une famille riche, puissante, enviée, ce qui ne l'aurait en aucune façon empêché de promulguer sa Loi nouvelle. Mais il a voulu payer de sa personne et ne rien demander aux hommes que lui-même n'ait d'avance accepté.

Parmi toutes les leçons qu'il nous a données par ses actes, on peut retenir aujourd'hui celle de la sainte pauvreté. Fils d'un pauvre artisan et né dans une étable, Jésus, jusqu'au début de sa prédication, a gagné son pain à la sueur de son front. Et quand il est mort, il ne possédait rien, pas même le linceul que ses amis durent fournir pour son ensevelissement. Comme il est beau de marcher sur ses traces ! Vous me direz que cela dépasse la moyenne des énergies humaines. Convenons-en. Mais est-ce une raison pour ne pas faire au moins quelque chose dans le sens qu'il nous a indiqué ?

La vertu de pauvreté, comme, du reste, toutes les vertus morales, comporte une infinité de degrés et de nuances. Tout au bas de l'échelle, nous trouvons d'abord la résolution ferme de ne se laisser dominer ni par l'ambition, ni par l'avarice. Un échelon plus haut nous amène à ne profiter de notre fortune et de nos honneurs que dans la mesure où c'est conforme aux desseins de Dieu, qui se traduisent souvent par nos obligations sociales. Enfin les âmes qui veulent parvenir jusqu'à la perfection, accomplissent ce geste magnifique lorsqu'elles se dépouillent délibérément de toutes ces vaines entraves que sont l'argent, les domaines, les dignités ou l'habitude confortable du plaisir.

On a donné du prêtre cette définition : « Christus nudus sequens Christum nudum. » Il ne faudrait pas croire qu'une telle devise soit exclusivement réservée à ceux qui sont revêtus du sacerdoce. Beaucoup d'autres l'ont comprise, admirée et résolument mise en pratique. N'est-ce pas la pauvreté qui est une des bases de la vie des moines, des frères, des religieuses ? Et même parmi les personnes qui ne se sont pas liées par des vœux et qui continuent à agir extérieurement comme toutes celles de leur classe sociale, il y en a plus qu'on ne pense qui, secrètement, pratiquent pour l'amour de Dieu un dépouillement absolu, dont leurs relations ne se doutent pas.

Car il y a bien des façons d'exercer la vertu de pauvreté. On peut d'abord se priver de son superflu, renoncer à certaines dépenses d'apparat et réserver les sommes ainsi économisées pour en faire bénéficier les bonnes œuvres. On peut aussi, tout en maintenant son train de maison habituel, se livrer, dans la secrète intimité de sa demeure, à des abstinences d'autant plus méritoires que, ignorées de tous, elles ne seront connues que par celui qui pénètre les secrets des cœurs.

Mais ce n'est point tout. Nous sommes trop souvent portés à considérer la sainte pauvreté

comme le seul abandon des richesses matérielles. Ce faisant, nous oublions que nous avons à notre portée toute une autre série de biens, que nous pouvons également sacrifier à notre amour fidèle du Seigneur. L'activité de notre intelligence, par exemple, peut être employée à la recherche d'inutiles découvertes profanes ou à l'étude éminemment féconde des problèmes d'où dépend notre immortelle destinée. Les trésors de tendresse que la bonté suprême déposa au fond de notre être, peuvent être gaspillés en de fragiles affections humaines ou se concentrer vers l'objet de la vertu de charité qui n'est autre chose que Dieu lui-même et le prochain aimé pour Dieu. Les énergies de notre volonté peuvent se dépenser en des initiatives temporelles ou s'offrir quotidiennement pour aider les apôtres de tous les temps et de tous les pays à la grande conquête des âmes. Ainsi de nos relations, ainsi de notre influence, ainsi de notre autorité : on allongerait indéfiniment cette liste.

Or remarquez bien que cette formule de dépouillement est, au point de vue surnaturel, très supérieure encore à celle qui ne consiste qu'à offrir quelques propriétés ou quelques billets de banque. Un orateur des premiers temps de l'Église faisait très exactement remarquer qu'il est relativement facile de renoncer à ce que l'on a, mais qu'il est héroïque de renoncer à ce que l'on est. Nous tenons plus à notre autonomie, à notre amour-propre, qu'aux vanités qui nous entourent. Si donc nous les immolons au Seigneur, notre holocauste sera plus agréable à Dieu et infiniment plus méritoire. C'est donc dans ce sens que le Sauveur a dit : « Bienheureux les pauvres en esprit, parce qu'ils verront Dieu. »

En dépit des traductions fantaisistes que l'on a parfois données de ce texte, ces paroles signifient que le Très-Haut accueille d'une façon particulièrement favorable ceux qui, pour lui, se seront dépouillés, autant que possible, non seulement de leurs possessions, mais surtout de leur orgueilleuse personnalité. Cette méthode a d'ailleurs l'avantage de mettre la vertu de pauvreté à la portée de tout le monde, aussi bien de ceux que les circonstances contraignent à conserver un certain éclat extérieur, que de ceux qui n'ayant à peu près rien, chercheraient vainement ce qu'ils pourraient bien abandonner.

Voulez-vous en faire votre profit, m. f. ? Il ne tient qu'à vous de tenter l'expérience, et, si vos intentions sont vraiment pures, l'appui du ciel assurera votre persévérance dans l'effort. N'hésitez donc pas à donner tout ce que le Seigneur attend de vous, c'est-à-dire non seulement de banales aumônes, mais votre être entier, à Celui qui ne l'acceptera que pour nous rendre immortellement heureux.

LES FÊTES DE L'EGLISE

LXXXI

NOTRE-DAME DES NEIGES

Rome, où se trouve la Chaire de Vérité, s'est toujours signalée par sa dévotion à la Sainte Vierge. A voir les nombreuses églises qui y sont dédiées à la Mère de Dieu, on peut dire qu'elle est la cité de Marie. Et qui donc a fait connaître la Sainte Vierge à Rome, qu'on appelait autrefois la ville par excellence — *urbs* — parce qu'aucune ville ne pouvait lui être comparée ? Qui fit retentir pour la première fois dans son enceinte le nom ineffablement doux de Marie, sinon S. Pierre lui-même, qui vint à Rome vers l'an 42, et y annonça le premier l'Evangile du Christ ?

I

Les documents positifs écrits nous manquent touchant ces origines qu'il y aurait tant de charme à connaître ; mais la piété chrétienne se figure aisément Pierre arrivant dans cette ville, seul, ou avec quelques disciples animés de la même flamme d'amour et de zèle, inconnu, mais soutenu par la grâce de Dieu et plein d'espérance. Il a dit au Maître, qui lui demanda par trois fois : « Pierre, m'aimes-tu ? » : « Seigneur, vous savez bien que je vous aime ! » Et il va le lui prouver en prenant possession de la capitale du monde, pour y annoncer Jésus-Christ. Il s'adresse d'abord aux Juifs, qui sont de sa race, et qui l'accueillent comme un compatriote, comme un enfant d'Israël. Mais ils s'éloignèrent sans doute ensuite, en haine de Celui que leurs frères ont crucifié et qui demeure pour eux comme un remords. Toutefois avec eux, et par leur entremise, il a pénétré dans quelques familles qui recherchent la vérité ; sa parole gagne peu à peu, jusqu'à ce qu'il puisse parler de son bon Maître à des âmes de bonne foi qui l'écoutent avidement, comme le sénateur Pudens et ses filles Praxède et Pudentienne.

Mais après avoir parlé du Christ, il a esquissé aussi la figure virginale de Marie, il l'a peinte douce, pure et si bonne ! On le presse de questions ; les vierges surtout veulent qu'on leur raconte ce qu'elle disait, ce qu'elle faisait, comment elle aimait son Fils, tous les détails de sa vie, et Pierre, qui l'avait vue, qui avait vécu auprès d'elle, s'était entretenu avec elle si souvent, n'avait qu'à laisser parler son cœur et à puiser dans les trésors de sa mémoire. A l'entendre, les âmes s'enflammaient, les cœurs battaient plus fort. En Marie tout attirait : sa virginité qui faisait d'elle un ange sur la terre, sa maternité divine qui l'élevait au-dessus des séraphins, sa puissance, car son Fils ne pouvait rien lui refuser, sa bonté, et, avec toutes ses vertus, son humilité profonde. On peut donc assurer que son culte commença de son vivant, à Rome et dans toutes les Églises où l'on parlait d'elle. Comment en effet ne pas évoquer les traits